

Soliloque près d'un défunt

CARMEN vient de perdre son mari, Mario, et selon la coutume espagnole de la veillée mortuaire elle passe cinq heures seul à seul avec le mort : de minuit à 5 heures du matin. Ce sont les heures préférées par la police : quelques années avant sa mort, Mario sursautait encore chaque fois qu'au petit jour il entendait un pas étranger dans l'escalier. Archétype d'une grande partie de la bourgeoisie espagnole, Carmen est intransigeante et fanatique, plutôt superstitieuse que religieuse, hautaine envers les humbles et humble avec les puissants, profondément conservatrice bien qu'elle n'ait rien à conserver.

Mario, d'après ce que nous raconte sa femme, était tout à l'opposé : il représentait cette classe moyenne qui a renoncé à imiter la bourgeoisie et qui, ayant pris conscience de sa mission, décide d'équilibrer par son poids la balance de la justice ; une nouvelle classe moyenne, victime des deux extrémismes, mais disposée à surmonter la double injustice, dans un esprit profondément libéral. Mario, professeur dans un lycée de province, catholique convaincu, épris de tolérance, recherchant l'entente et le dialogue, est un bon exemple de cette nouvelle classe, car il a connu un double déchirement : deux de ses frères ont été fusillés, l'un par les

républicains, l'autre par les phalangistes.

Cinco horas con Mario est le monologue intérieur de Carmen durant la veillée mortuaire. Un chagrin sincère se mêle à l'exhibitionnisme, les reproches aux phrases mécaniques de la tendresse, un narcissisme puéril alterne avec des considérations de cette philosophie à bon marché qui constitue le trésor des simples d'esprit.

Le long monologue intérieur de

Carmen évoque, à travers le prisme déformant et l'angle de vision étroit de ce personnage, plus de vingt ans de vie conjugale et trois ou quatre années de fiançailles, dans l'Espagne des années 30. Cette vie en commun représente, pour Mario surtout, une « souffrance en commun », selon le mot d'Ortega y Gasset (« conllevancia ») ; mais Carmen est incapable de saisir la subtilité de cette différence.

A l'écoute derrière une porte

Le roman, par son contraste d'ombres et de lumières, fidèle à une réalité évidente, se prête à la polémique, mais Miguel Delibes — Castillan, professeur à l'université de Valladolid, prix Nadal, seize livres publiés, quelques-uns traduits en français, en allemand, en anglais, en portugais, en italien et en suédois — n'a pas voulu écrire un roman engagé. Cinco horas con Mario est bien autre chose. Delibes, dans la ligne du réalisme espagnol, a voulu promener le miroir de son observation tout au long de la vie espagnole pendant ces trente dernières années et monter une tranche palpitante de cette vie — ou plutôt de cette mort — au jour le jour, dans ce clair-obscur d'eau forte à la Goya où se déroule l'événement espagnol. Il laisse au

protagoniste — mais en réalité qui est le protagoniste ? Carmen ou Mario ? — et au lecteur la responsabilité de leurs jugements. Carmen s'épanche en un monologue intérieur torrentiel que le lecteur a l'illusion d'écouter derrière une porte. Mais comme l'auteur ne veut pas rester totalement en marge ni se borner à dresser un constat, il a dédié son livre à José Jimenez Lozano — auteur de *Meditaciones sobre la libertad religiosa* — un des commentateurs espagnols les plus avertis, les plus fins des questions religieuses, partisan convaincu de ces normes de Vatican II qui irritent tant cette pauvre Carmen dont la seule consolation serait de penser au sort que Torquemada eût réservé au doux Jean XXIII.

Cinco horas con Mario apparaît comme un des romans les mieux équilibrés de Delibes. Maître du langage, il atteint avec ce livre un haut degré de perfection de style : richesse de vocabulaire, saveur incomparable des expressions du langage parlé. Les chapitres qui ouvrent et ferment le livre — surtout le premier — constituent de merveilleux « esperpentos », plus à la manière d'un Quevedo qu'à celle d'un Valle Inclán.

Dès sa publication, le roman a connu un extraordinaire succès auprès du public, un peu moins auprès de la critique. Celui-là y a vu le reflet de ses préoccupations, de ses aspirations et de ses aversions, celle-ci, prisonnière des canons officiels et étroits, y voit l'exposé de problèmes de conscience peu orthodoxes politiquement et qui commencent à peine à s'extérioriser. D'où l'on peut dire que le succès est double. Peut-être davantage par la réserve des critiques que par la faveur des lecteurs.

ANTONIO OTERO SECO.

★ Miguel Delibes : *Cinco horas con Mario*, Editorial Destino, Barcelone 1966. 296 pages.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Roumanie

★ Le 14 juillet dernier est mort à Bucarest, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, Tudor Arghezi, classique de la littérature roumaine. Il était né le 21 mai 1880, à Bucarest, d'une famille paysanne originaire de Carbonești Gorjului. Il suivit les cours de l'école primaire et secondaire à Bucarest. En même temps il fut obligé de gagner son existence dans la justice d'arrondissement, puis comme apprenti sculpteur ou copiste. Il débuta à l'âge de seize ans comme publiciste à la revue *La ligue orthodoxe*. Il travailla comme aide chimiste et assistant de laboratoire dans une sucrerie, puis, traversant un moment d'aiguë crise morale, il devint temporairement religieux au monastère de Cernica. Mais ses préoccupations littéraires ne le quittèrent jamais : collaborant à diverses revues, en éditant lui-même.

Pendant la guerre, il se joignit à la lutte des forces patriotiques pour l'indépendance nationale, s'élevant contre la dictature fasciste et l'occupation hitlérienne. Il fut arrêté et interné à côté

d'autres intellectuels patriotes et militants dans le camp de Tîrgu Jiu.

Son œuvre comprend plus de soixante volumes, poésie et prose. Tudor Arghezi était membre de l'Académie roumaine, président d'honneur pour la défense de la paix, membre du comité national pour la défense de la paix.

Etats-Unis

★ MYSTICS AND ZEN MASTERS, tel est le titre du dernier ouvrage de Thomas Merton, publié à New-York chez Farrar, Straus and Giroux (5,50 dollars). « Les horizons du monde ne sont plus confinés à l'Europe », déclare le célèbre trappiste dans son livre. « Il ne suffit plus seulement de revenir aux traditions de la culture chrétienne et européenne. Nous avons à gagner de nouvelles perspectives, et de cela dépend notre survie morale et même physique. » Les seize morceaux de ce recueil forment une étude complète sur la voie de la méditation, la contemplation, dans les religions de l'Orient comme de l'Occident.

Un auteur à succès, M. Delibes et un poète maudit, Lorca

DANS la liste publiée chaque mois par l'Institut espagnol du Livre et où figurent les dix ouvrages les plus lus ou tout au moins les plus demandés en librairie par le public madrilène, un titre est revenu avec insistance. Le titre du dernier roman de Miguel Delibes, « Cinq Heures avec Mario », édité par Destino à Barcelone.

Romancier dans le sens traditionnel du terme, Miguel Delibes n'est pas de ces auteurs brillants qui trouvent un secret plaisir à jongler avec les mots. Ce n'est pas non plus un « tremendis-

Lettres espagnoles

ta » à la manière de Camilo José Cela, mais tout simplement un écrivain consciencieux, observateur aigu, largement perméable à tout ce qui est humain, doué d'une grande intuition et d'une fine sensibilité. Il eut, paraît-il, une enfance simple et heureuse. La guerre civile qui marqua si intensément d'autres romanciers ibériques l'a à peine effleuré. L'atmosphère tranquillisante d'une ville de province, un foyer heureux et un catholicisme sans agressivité contribuèrent à créer chez lui un climat d'équilibre que reflètent ses œuvres. Tout cela ne va pas sans une certaine nostalgie, un peu d'ennui dans le regard, je ne dirai pas de la fadeur dans le style mais une sorte de tic-tac monotone et des horizons de grisaille. Parfois on pense à Chardonne. Une ambiance très peu méditerranéenne en somme.

Mais qu'on ne s'y méprenne pas ; s'ils ne sont pas exubérants, les personnages de Delibes n'en sont pas pour cela apathiques. Ce sont des êtres de chair et de sang que leur créateur, il est vrai, tient bien en main.

Cette impression de monotonie, nous la retrouvons dans « Cinq Heures avec Mario » peut-être d'une façon plus obsédante encore que dans les autres romans de Delibes.

Une femme vient de perdre son mari. Tout en veillant le cadavre, elle feuillette une Bible qui a appartenu au défunt et dont certaines phrases ont été soulignées par lui. A la lecture de ces passages, une bouffée de souvenirs l'assaille. En définitive, Mario et elle n'ont-ils pas été deux étrangers l'un pour l'autre ? Cette vie à deux, monotone, mesquine, faite d'incompréhensions réciproques ne se solde-t-elle pas par un échec minable ?

Psychologue pénétrant, Delibes, en faisant défiler devant nous la kyrielle de ces jours gris, nous ouvre des trouées pleines d'enseignement sur certains antagonismes de la société espagnole contemporaine, symbolisés en quelque sorte par Mario, généreux défenseur des humbles, et sa femme, fière de son opulente poitrine et qui regrette le « bon vieux temps » et ses servantes à 100 pesetas par mois. A cette époque bénie, nous dit-elle, les pauvres n'étudiaient pas et tout allait beaucoup mieux qu'aujourd'hui. Et de partir en guerre contre Vatican II, les protestants et les apôtres d'un ordre social plus équitable.